

RIVAGES/NOIR

**RAÚL
ARGEMÍ**

**À TOMBEAU
OUVERT**



Barcelone en 2012. Carles Ripoll reçoit sur Facebook deux messages anonymes qui le défient de rentrer à Buenos Aires. Ripoll est la fausse identité sous laquelle se cache Juan Hiram Gutiérrez, qui a fui l'Argentine en 1975 après la dissolution du groupe de lutte armée auquel il appartenait. Alors qu'il n'attendait plus rien de sa vie d'exilé, il est tombé fou amoureux d'une femme. Fatale. Désabusé, au bout du rouleau, il décide de fuir dans l'autre sens et de retourner en Argentine, tout en sachant que ceux qui ont retrouvé sa trace sont forcément au courant de la grosse somme déposée en Suisse avec ses camarades de lutte. La tombe est grande ouverte pour Ripoll/Gutiérrez...

Raul Argemi est né à La Plata, en Argentine. Acteur et directeur de théâtre, il participe à la lutte armée contre la dictature, ce qui lui vaut d'être emprisonné. Libéré, il devient journaliste et collabore notamment au *Monde diplomatique*. Il s'installe en Espagne où il séjourne quelque temps. Mais la crise de 2008 l'oblige à retourner en Argentine où il vit aujourd'hui. Il est l'auteur de plusieurs romans noirs dont l'inénarrable *Patagonia tchou-tchou*.

Du même auteur
Chez le même éditeur

Le Gros, le Français et la Souris
Les morts perdent toujours leurs chaussures
Patagonia tchou-tchou
Ton avant-dernier nom de guerre

RAÚL ARGEMÍ

À TOMBEAU OUVERT

Traduit de l'espagnol (Argentine) par
Alexandra Carrasco

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *A tumba abierta*

Couverture : © Getty Images

© Raúl Argemí, 2015

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

Pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4795-7

Qui ventum seminabunt
et turvinem metent
Qui sème le vent, récolte la tempête

Livre d'Osée, 8, 7, La Bible

Les personnages de ce roman sont imaginaires, sauf ceux qui font partie de l'Histoire avec un grand H. Tout rapprochement avec des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuit et relèverait de l'imagination du lecteur.

PREMIÈRE PARTIE

1

J'ai glissé la clé dans la serrure et je l'ai maniée avec délicatesse, de crainte qu'elle se casse, mais elle a tourné plus facilement que prévu. Je venais d'ouvrir une porte qui a livré passage à ma stupéfaction.

Mais cela ne se produirait que quelques pas plus tard, quand je pénétrerais dans le bureau : une table en bois nappée de poussière partageait l'espace avec deux chaises, trois ou quatre armoires ou rangements métalliques et deux fauteuils qui n'avaient pas croisé un cul depuis une éternité. Une cloison en bois à mi-hauteur traversait la pièce. Lorsque j'ai franchi la porte qui s'y trouvait, j'ai eu l'impression d'atterrir à bord d'une capsule à remonter le temps. Une de ces inventions de l'espèce humaine pour léguer à la postérité l'éclat d'un présent fatalement ridicule au bout de quelques années.

Cet endroit m'était familier. Silvia et Pedro m'y avaient emmené jadis, affublé de lunettes de soleil pour dissimuler les boules de coton qui masquaient mes yeux. Quand ils étaient venus me chercher à la base de repli, des relents de poudre flottaient encore dans l'air et je ne me doutais pas que la maison où j'habitais était grillée. Comme tant d'autres. Sans que l'on sache d'où venait le coup. Qui nous avait balancés. Qui connaissait tant d'adresses et les avait livrées.

Je reconnaissais à présent le canapé où j'avais dormi pendant deux semaines, mon flingue toujours à portée de main. Je ne pouvais alors utiliser les toilettes qu'en journée, pendant que Silvia ou Pedro travaillaient au bureau, ou du moins faisaient semblant. Vers minuit, le veilleur passait vérifier si la porte était bien fermée et ne revenait plus. Dès que j'entendais ses pas, je me réveillais en sursaut et j'empoignais mon pistolet. C'était plus fort que moi, même si je savais mon geste inutile. Au moment de la descente, ils approcheraient en catimini, défonceraient la porte et entreraient en faisant feu.

Avec un peu de chance, avais-je décrété, je pourrais en buter un, puis je garderais la dernière balle ou l'avant-dernière, enfin, celle que ma peur aurait choisie – dans un moment pareil, on n'est pas en condition de compter ses tirs – pour me la loger dans la tête. Je ne voulais pas céder à cet élan qui vous pousse à rester en vie et vous conduit tout droit à la torture et l'humiliation, mais aussi à la trahison.

J'ai cru un moment humer le parfum de Silvia. Un mélange d'encens, d'orange, de patchouli, héritage de son passé hippie, mais l'odeur de moisi typique de n'importe quel coin de Buenos Aires qu'on n'a pas aéré depuis des années a aussitôt pris le dessus.

J'ai hésité à ouvrir la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure, un puits d'air où il faisait presque nuit même en plein jour. Sur le mur d'en face, les volets fermés, noircis par la poussière et la pluie, dénonçaient un bureau à l'abandon depuis des lustres. Tant mieux. S'il avait été en activité, j'aurais été obligé de feindre une occupation quelconque.

Il s'est remis à pleuvoir. Ainsi va l'automne à Buenos Aires, froid et humide.

J'étais parti en automne, je m'en souviens à cause du froid. Non, c'était au printemps. Mais pas pour moi. À cette époque, j'étais constamment transi, comme soumis à un vent polaire qui ne soufflait que sur moi. Une sensation d'être exposé.

Comme dans ces rêves où l'on marche à demi nu dans une ville inconnue.

Depuis mon retour, et il faut voir dans quelles circonstances, j'avais retrouvé cette sensation de froid qui vous tenaille les os, impossible à combattre, même en se couvrant.

Le ronronnement du frigidaire a redémarré, m'attirant vers la kitchenette dissimulée derrière des placards. Avec la salle de bains, elle complétait la studette. Dedans, il y avait une bouteille de lait remplie d'un liquide semblable à de l'eau, avec un dépôt marronnasse au fond. Dans une assiette, des tomates qui s'étaient desséchées après avoir pourri et des œufs qui, vu leur état, tenaient plutôt de l'invitation au suicide. Le dernier à quitter les lieux avait pris soin de ne pas couper l'électricité ni de débrancher le frigidaire afin que le compteur tourne et que l'endroit ne paraisse pas inhabité. Dans d'autres circonstances, je me serais dit que le dernier à sortir pensait revenir, mais compte tenu de ce que je savais, ce n'était pas si évident.

J'ai allumé dans la salle de bains et j'y suis entré. Le robinet gouttait obstinément sur une marque de rouille laissée sur la faïence. Il fuyait déjà du temps où j'étais resté planqué là deux semaines. Qui sait combien de gouttes s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'on avait claqué la porte, combien de fois le frigidaire avait redémarré puis s'était encore éteint, refroidissant pour rien.

J'étais doublement étonné : d'abord, même si on s'en moque un peu, de la manière dont fonctionne notre cerveau, cherchant, écartant des mots, s'auto-traduisant en permanence. Ensuite, qu'après tant d'années en Espagne, je n'aie aucun mal à retrouver le mot frigidaire, qu'on dit là-bas réfrigérateur. C'était peut-être en Espagne que je passais mon temps à me traduire en simultané.

Je ne voulais pas en voir davantage. Le passé m'avait bondi dessus comme une créature vivante. J'ai éteint la lumière et

fermé la porte en me disant qu'il me faudrait huiler un peu la serrure. Sur la vitre verte on pouvait lire : « Atlas Export-Import ».

Une porte s'est ouverte au bout du couloir, deux hommes chargés de sacs bien remplis en sont sortis et m'ont croisé sans me saluer. Dans ces immeubles de bureaux, les locataires changent constamment : un cabinet d'avocats destiné à vivre sur le dos des pauvres pouvait côtoyer une agence immobilière ou une école de langues qui durerait le temps d'encaisser l'argent des inscriptions des clients naïfs. C'est pourquoi, jamais on ne nouait aucun lien. On ne se mêlait pas de la vie des voisins. D'où aussi l'habitude de donner régulièrement un bon pourboire au gardien. Il est inscrit dans les gènes des gardiens d'être des indics de la police.

Je suis descendu par l'escalier, marquant une pause à chaque étage pour y jeter un œil. Tous identiques : un long couloir où s'alignaient en vis-à-vis des portes en bois dont le haut était muni d'une vitre peinte en vert. Des plaques en laiton ou des enseignes peintes à même la vitre annonçaient des cabinets de comptables, des agences de conseil, des académies diverses, des experts en douanes, en somme tout et n'importe quoi. On apercevait de la lumière ou des gens derrière certaines portes. Les autres étaient closes comme des yeux qui dorment.

Extérieurement, l'immeuble se fondait dans la masse de la rue Suipacha, ce secteur de la City où les banques et les institutions financières ont installé leurs tanières. Gris, enfumé de pollution, il était orné de quelques tristes caryatides soutenant le toit, fantaisie d'un ingénieur qui avait voulu insuffler un air classique à une bâtisse qui se muerait au fil du temps en repaire d'escrocs et de ratés.

J'ai traversé la rue pour faire une incursion dans un bar où des employés de bureau et des magouilleurs en tous genres buvaient leur café en se disant peut-être que la vie est un

tango ou en mijotant leur prochain coup. Il pleuvait. Il fallait que je pense à m'acheter un parapluie.

J'avais beaucoup à ressasser. J'ignorais toujours qui j'affrontais sur l'échiquier et cela me mettait à cran. La seule chose que je savais, c'était qu'il m'avait peut-être attiré là pour me tuer.

J'ai marché jusqu'à mon appart-hôtel, retrouvant instantanément les techniques de contre-filature que j'avais si souvent employées dans une vie antérieure.

Un réflexe aussi vain qu'irrépressible. Il était plus que probable que l'autre ou les autres savaient où je logeais. L'autre. Je ne pouvais m'empêcher d'utiliser le singulier, comme pour désigner l'armée ennemie, celle que je devais éliminer avant qu'elle ne me bute. Il y avait de l'argent à la clé, mais cela m'était égal. Je devais surtout m'en tenir à la règle du jeu. Un jeu auquel je n'avais pourtant pas cherché à participer, on m'y avait forcé.

Je m'étais approvisionné en café, lait sans lactose et conserves variées, quelques bouteilles de vin et un pain en tranches, de celui qui ne durcit jamais : mes premières courses à Buenos Aires. Je me suis donc préparé un café serré à la limite du solide et j'ai allumé une cigarette.

J'avais manqué de jugeote. Il me fallait une arme et je pensais savoir où en dénicher une, à supposer qu'on ne les ait pas retirées. Je retournerais au bureau et j'ouvrerais la trappe au fond de l'armoire. S'ils n'avaient pas tout vidé, j'y trouverais au moins un flingue et des munitions.

*

Même si ma mémoire efface de manière sélective certains épisodes dérangeants, visages, noms ou dates, je n'avais pas oublié les patronymes qui figuraient sur le contrat, pas plus que mon code d'identification et le numéro auquel je devais

téléphoner. De l'eau avait coulé sous les ponts mais, à tout hasard, alors que je me trouvais encore à Barcelone, j'ai cherché sur Internet l'établissement financier qui disposait d'un correspondant à Buenos Aires pour ouvrir un compte en Suisse. L'adresse était toujours la même, il est des choses immuables, et le numéro de téléphone, l'officiel, pas celui que je connaissais, figurait aussi sur le site. Rien n'avait changé.

J'ai appelé depuis un centre d'appel dans le quartier chinois tenu par des Pakistanais, je ne pouvais pas prendre le risque de laisser de traces. J'ai cru bon d'essayer plusieurs préfixes, car le système de numérotation avait un peu changé depuis cette époque, mais finalement celui que je connaissais était le bon.

– Bonjour. En quoi puis-je vous aider ?

– Bonjour, je voudrais parler à M. Regules, je vous prie.

– M. Regules ne travaille plus chez nous depuis longtemps, mais j'ai repris ses dossiers. Je suis M. Carlos Pérez Urrieta. Je vous écoute...

– C'est pour une transaction signée à plusieurs il y a quelques années.

– Pourrais-je connaître votre nom, je vous prie, afin de pouvoir vous situer ?

J'ai décliné sans hésiter le nom d'utilisateur que j'avais donné à l'époque, Meursault, ainsi que mon code alphanumérique.

– Veuillez rester en ligne le temps que je procède à quelques vérifications...

– Prenez votre temps.

Pendant quelques minutes, j'ai eu droit à un extrait en boucle d'une quelconque symphonie, jusqu'au retour de M. Carlos Pérez Urrieta.

– Permettez que je vous pose quelques questions. Dans quelle ville est née votre mère ?

– Dans la commune de Trenque Lauquen.

- Quelle a été votre première mascotte ?
- Une chienne qui s'appelait Terry.
- Bien. Merci. Vous comprendrez, je suppose, la nécessité de ces mesures de sécurité. Que puis-je faire pour vous ?
- Je dois me rendre à Buenos Aires. J'aimerais vous rencontrer... Pour faire le point.
- Parfait, a-t-il répondu, puis on a fixé un rendez-vous.

2

Lorsque j'avais décidé d'entrer dans l'ombre, je connaissais la marche à suivre, ce n'était pas sorcier. À l'époque, les passeports électroniques et toute cette technologie anti-contrefaçon n'avaient pas encore été inventés. On a parfois du mal à réaliser qu'Internet n'a pas toujours existé.

J'avais besoin de changer de nom, d'identité, tout en m'assurant que si je devais demander un jour un extrait de casier judiciaire, la personne dont j'allais usurper l'état civil n'avait pas fait une connerie qui me précipiterait dans un guêpier. Voilà pourquoi j'avais pensé à Pocho.

J'ai tranquillement marché jusqu'à El Mondongo, mon vieux quartier de naissance dans la ville de La Plata. Je n'y étais pas retourné depuis la fois où j'avais dû m'enfuir par les toits. Avec mes cheveux teints et mon costard, on ne risquait pas de me reconnaître, à moins d'une rencontre inopportune avec quelqu'un de ma famille, un de ceux qui étaient nés et mourraient dans le quartier.

Si mes prévisions étaient exactes, je n'aurais pas trop de mal à trouver celui que je cherchais. Et en effet. Le soir tombait sous une chaleur qui promettait peut-être une nuit fraîche. La porte de chez Pocho s'est ouverte à sept heures, je l'ai vu sortir sur son fauteuil roulant, poussé par sa grand-mère. Il m'a fallu une minute pour réaliser qu'il ne s'agissait pas de

sa grand-mère, mais de sa mère. La première était sans doute morte, mais sa fille lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Le même air résigné, cette même douleur sourde qu'elles portaient comme une seconde peau.

Pocho. Il n'avait presque pas changé depuis la dernière fois. Peut-être était-il un peu plus dégarni. Moi aussi, puisqu'on avait le même âge.

Certains progrès de la médecine n'étant pas encore advenus à sa naissance, trois jours avant la mienne, et le sang de son père s'accordant mal avec celui de sa mère, ou quelque chose de cet ordre, Pocho était né tétraplégique. Il ne bougeait que la tête, pour manger et pour parler, encore que les gamins qui, comme moi, jouaient avec lui ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'il disait.

Je mens. Allez savoir pourquoi, nous, on le comprenait, mais les adultes, non. Et quand, tous les après-midi par beau temps, la grand-mère le poussait jusqu'à la place Matheu, on les accompagnait en faisant les pitres pour le faire rire. Il rigolait en bavant, on aurait dit qu'il allait s'étouffer.

On savait. Je savais que la maladie de Pocho était incurable, mais qu'il pouvait vivre mille ans.

– Quel malheur pour lui et sa famille ! Pourvu qu'il meure bientôt, le pauvre...

Ma mère était la couturière du quartier et, chez une couturière, comme dans un salon de coiffure, les femmes parlent sans retenue, et le fils de la couturière traîne par là en prenant un air idiot, « parce qu'il y a des choses que les enfants ne peuvent pas comprendre ».

La maladie de Pocho était incurable, mais il pouvait vivre mille ans. Confirmé.

La mère poussait le fauteuil roulant jusqu'à la place Matheu selon un rituel immuable, sauf qu'il n'y avait plus de gamins pour les suivre. Pocho avait grandi, obligé de regarder de loin les jeux d'une autre génération de gosses qui avaient peur de

lui. Le voir ainsi recroquevillé dans son fauteuil, comme un drôle d'animal baveux, jusqu'à ce que la grand-mère, à présent la mère, pense à lui essayer la bouche, creusait un gouffre entre lui et ceux qui n'avaient pas partagé son enfance.

J'ai fumé deux cigarettes à la suite en les observant de loin. La lassitude inscrite sur le visage de la femme montrait que la prédiction selon laquelle il survivrait à tous les membres de sa famille était en train de s'accomplir.

Je me suis demandé s'il avait des frères et sœurs, j'étais incapable de m'en souvenir. Où échouerait Pocho après la mort de sa mère ?

Voilà le genre de question que je n'avais pas à me poser. Ce qui comptait, c'était que Pocho soit en vie, que selon toute vraisemblance il le resterait encore quelque temps et qu'il n'avait aucune chance de faire une connerie susceptible de le mettre hors la loi. Pocho était mon sauveur.

*

L'organisation s'effondrait. Entre ceux qui désertaient et ceux qui tombaient, morts ou en prison, nos jours étaient comptés. Ayant choisi la lutte frontale, on était condamnés à perdre. Notre sursis, le temps d'une démocratie éclair, touchait à sa fin.

Le bref laps de temps entre la dictature précédente et celle qui s'abattait sur nous avait été d'une telle intensité qu'on avait l'impression qu'il avait duré un siècle. Il commença par une drôle de démocratie, quasi révolutionnaire, qui avait accordé l'amnistie à tous les prisonniers politiques. Tout le monde militait quelque part, les clandestins avaient refait surface. Mais avec le retour de Perón, les choses tournèrent au vinaigre. En particulier parce que le valet de Perón, López Rega, alias le Sorcier, avait inventé l'Alliance anticommuniste argentine. Cette organisation, mieux connue sous le nom des

Trois A, entreprit de débarrasser le péronisme, et le pays, de ses partisans de gauche. À la mort de Perón, quand sa veuve, Isabelita, folle comme un lapin et téléguidée par le Sorcier, prit la tête du pays, tout partit définitivement en eau de boudin.

Les théoriciens de toutes les organisations armées avaient la tête bouffie de poudre, persuadés que la prise du pouvoir était imminente. À cette époque, les cas de toutes les personnes trouvées mortes qui portaient des marques de torture étaient imputés aux Trois A. Quand le bruit d'un coup d'État dur, vraiment dur commença à courir, des cadavres apparaissaient dans tous les coins, à croire que les Trois A avaient multiplié leurs effectifs par mille. En réalité, tout le monde se revendiquait des Trois A, y compris les Services, lorsqu'il s'agissait d'empêcher certains militants d'échouer en prison. Quoi qu'il en soit, la rumeur du prochain putsch militaire grondait très fort : il ne ressemblerait pas aux précédents, cette fois ils allaient tout balayer sur leur passage.

Par prudence ou parce qu'on se prenait pour les rois du pétrole, on essayait d'appliquer des mesures rigoureuses de cloisonnement. Ainsi, l'équipe de faussaires était bien à l'abri, seule une poignée de gens y avait accès, or je comptais parmi ces privilégiés.

Je n'ai donc eu aucun mal à commander un jeu complet de papiers d'identité destinés à un soi-disant camarade envoyé en mission à l'étranger. Je leur ai dit qu'ils sauraient au dernier moment de qui il s'agissait, puisqu'ils auraient besoin de sa photo. Ils devaient commencer par obtenir un extrait d'acte de naissance de Pocho, mais ça, ils savaient le faire mieux que moi. Les deux camarades chargés d'effectuer les démarches avaient des amis corruptibles dans toutes les administrations.

3

Peut-être voulais-je me punir, toujours est-il que je suis retourné dans mon quartier, cette fois pour passer devant la maison d'où j'avais fui en tirant des coups de feu.

Cet épisode est encore là, gravé au fer rouge, brûlant, incandescent dans ma mémoire. Croire que le repentir peut effacer le péché soulagerait ma douleur, mais je ne suis pas chrétien, je ne crois en rien. Devant l'irréversible, j'entends face à la mort, les remords sont vains.

J'avais vécu là avec ma femme. Dans l'appartement du fond, auquel on accédait par un couloir.

On s'était mariés un peu contre la volonté de nos familles respectives. Mais, en tant que militants, qui plus est membres de la lutte armée, une catégorie supérieure qui nous hissait au rang du Che Guevara, leur avis nous importait peu.

Cette maison devint le lieu de réunion clandestin d'une cellule de combat appartenant à une petite organisation que le désastre et le temps finirent par avaler. Je me souviens qu'on avait une armoire remplie d'uniformes arrachés à la police, de menottes, de plaques d'immatriculation pour nos voitures volées, d'armes et de pas mal de choses encore.

Chaque visite, sporadique, de la famille de ma femme était précédée d'un rituel consistant à cacher tout ce qu'ils ne devaient voir en aucun cas.

Peut-être parce que les jeunes se croient immortels, on se foutait de tout. Moi, en tout cas, je me foutais de tout. Je ne peux pas parler en son nom, peut-être m'admirait-elle ou m'aimait-elle, ou allez savoir quoi. Il est facile de devenir cynique avec le temps.

Un jour – ma mémoire me dit que c'était à l'heure de la sieste –, je me suis mis à jouer avec deux revolvers. Je savais, on me l'avait appris, qu'on ne devait jamais viser quelqu'un, mais je le faisais quand même. Aujourd'hui, avec la distance, portant sur moi un regard impitoyable, je me dis que c'était peut-être parce que la peur transparaît toujours dans les yeux de la personne visée et que cela me plaisait.

Le fait est qu'un des revolvers était chargé. Quand j'ai appuyé sur la détente, juste après la détonation, un trou gris est apparu au milieu de son front. Je ne veux pas la nommer. Depuis, je coexiste avec son fantôme. Je n'ai pas besoin de la nommer. En ce temps-là mon nom de guerre était Isidro.

Quand cela me revient, même après tant d'années, j'ai le réflexe de plier l'index comme si je voulais presser la détente pour tuer le souvenir. Un automatisme que je garderai jusqu'au jour de ma mort, ou jusqu'à ce qu'on me tue, ce qui revient au même, encore que la deuxième proposition sous-entende peut-être une forme de punition ou de justice, afin que je puisse reposer en paix.

Ce coup de feu m'avait subitement transformé en meurtrier par pure bêtise. L'imbécile, l'idiot, le meurtrier a traversé en courant le couloir de sortie pour aller demander au premier voisin venu d'appeler une ambulance parce qu'un tir lui avait échappé et que sa femme était blessée.

Je suis revenu en courant à l'endroit où elle gisait et, tout en sachant pertinemment qu'elle ne reviendrait pas de cette balle en plein front, je me suis escrimé à lui faire du bouche-à-bouche. Je savais que c'était inutile, mais je ne pouvais pas m'en empêcher, comme si je cherchais à rembobiner le

film pour le reprendre juste avant le moment où je pressais la détente.

C'est alors que j'ai entendu, à moins que je ne l'invente après coup pour donner une certaine cohérence à des faits qui s'estompent, c'est alors que j'ai entendu les deux sirènes. J'ai compris que l'une d'entre elles n'était pas une ambulance, que la police rappliquait aussi. J'avais une femme en train d'agoniser sur les bras, des armes plein la maison.

Le premier policier a trouvé la porte ouverte, il est entré discrètement, en toute innocence. Mon revolver était resté quelque part par là, peut-être sous une chaise. J'ai ouvert l'armoire et pris un flingue avec son chargeur de rechange. Je n'avais pas l'intention de me livrer.

Nous nous sommes retrouvés le policier et moi dans le couloir de sortie, séparés de plusieurs mètres. Il a essayé de me calmer, parce qu'il pensait toujours avoir affaire à un accident, mais j'ai surenchéri. Je l'ai visé et lui ai demandé de me donner son arme, au lieu de quoi il l'a bien évidemment pointée sur moi. On était trop loin l'un de l'autre pour qu'il obtempère. On a fait feu. Tirs croisés dans un couloir exigü.

J'ai su plus tard qu'il avait déclaré que je n'avais pas l'intention de le tuer. Que je l'avais blessé au bras pour le désarmer. J'ignore pourquoi il a dit ça. À une si courte distance, on tire dans le tas, on ne cherche pas à jouer les Vengeurs Masqués.

Le fait est qu'il s'est précipité dehors où un autre policier faisait feu, retranché derrière un mur.

J'ai rebroussé chemin, dans un tiroir de la commode, je me suis emparé du jeu de faux papiers que je m'étais fait fabriquer au cas où, ou peut-être pour nourrir l'esprit d'aventure. J'ai aussi pris le temps de la regarder une dernière fois, avec son trou au milieu du front. Je savais qu'ils n'essaieraient pas de pénétrer dans la maison avant d'avoir reçu des renforts et encerclé le pâté de maisons, ma liberté dépendait donc de ma

rapidité. J'ai aussi enfilé un paletot – une veste, disais-je en Espagne – pour dissimuler mon arme.

J'ai enjambé le mur mitoyen du fond, débouchant dans une maison qui donnait sur une autre rue. J'ai traversé le jardin, arme au poing, mais je ne me souviens pas s'il y avait du monde. Sans doute, oui, puisque la porte de la grille n'était pas verrouillée.

Une fois dehors, je me suis interposé devant un taxi occupé qui passait. Le chauffeur a écrasé les freins et l'instant d'après je tirais dehors le passager assis à l'arrière. Le taxi a démarré, au bout de quelques rues je lui ai ordonné de prendre un sens interdit. Il a obéi et failli emboutir un autre véhicule, qui a pilé net.

C'était ma chance. J'ai sauté hors du taxi, j'ai sorti le conducteur de la voiture, un voisin que j'avais déjà croisé dans le quartier. J'ai démarré en esquivant le taxi et j'ai filé.

Je savais qu'ils pisteraient cette voiture dans quelques minutes, mais quand ils l'auraient trouvée, je n'y serais plus.

Je l'ai abandonnée dans le centre-ville et me suis engouffré dans un cinéma en payant mon entrée pour passer inaperçu. J'avais besoin de réfléchir. Besoin de réfléchir plongé dans l'obscurité d'une salle qui projetait un film pour toute l'assistance, sauf moi.

À la sortie, prêt à dégainer mon flingue toujours sous ma veste, coincé dans la ceinture, je savais chez qui aller chercher refuge.

La période qui suit n'a pas d'importance. Entre-temps, beaucoup de camarades sont tombés : des noms reliés à d'autres noms, quelqu'un qui balance sous la torture, puis, après être passé par plusieurs planques, où on me teignit et coupa les cheveux, j'atterris à Buenos Aires pour intégrer une cellule de combat dans une organisation plus grande. Ce fut, me dis-je, comme un transfert de footballeur et, au point où j'en étais,

tout m'était égal, y compris de m'appeler Pablo, le prénom qui figurait sur mes faux papiers.

Ceux qui se souviennent de moi à cette époque, et il doit en rester, savent sans doute que je n'avais peur de rien. Que j'étais prêt à perdre la vie lors de chaque combat. À vrai dire, j'étais déjà mort d'un trou dans la tête.

Aujourd'hui, tant et tant d'années après, une partie de moi-même demeure morte. Enfouie sous des gestes et des souvenirs ultérieurs, superposés comme des strates de sédimentation, elle n'en dégage pas moins une odeur pestilentielle.

Je veux croire que celui ou ceux qui m'ont attiré jusqu'ici, jusqu'à la capsule à remonter le temps, le savent. Et si ce n'est pas le cas, tant pis pour lui ou pour eux. Il ne faut pas déranger les morts. Il faut les laisser tranquilles dans leurs tombes, sous plusieurs couches de terre. Car quand on a franchi comme moi la ligne de la mort en empruntant le pire des chemins, on n'en revient jamais.

C'est Mao, je crois, qui a dit que faire la révolution, c'est comme chevaucher un tigre dont vous ne pourrez descendre qu'après l'avoir dompté, au risque qu'il vous dévore. Quand on a passé comme moi la barrière de la mort, on monte un tigre. Un tigre qu'on ne dressera jamais, qui finira par vous dévorer.

Les pertes accéléraient l'ascension des aspirants, des militants de base qui voulaient à tout prix accéder au rang de combattants. Ainsi, quelques mois après mon séjour dans cette planque derrière un bureau anonyme, Silvia et Pedro sont montés au front, comme nous disions, même s'il s'agissait d'un couple d'enragés, dotés d'une piètre formation politique et d'une forte dose de démençe.

Au fond, nous aspirions tous à mourir en héros. Une manière assez stupide de se donner de l'importance, me dis-je aujourd'hui. Peut-être la seule manière de se donner de l'importance, me dis-je aussi. Un peu comme des Christ courant au-devant de leur crucifixion. Après tout, le Christ ne serait personne sans la crucifixion.

Pedro intégra une cellule et Silvia une autre. Peut-être n'y étais-je pas pour rien puisqu'une nuit, alors que j'étais planqué au fond du bureau, dont je savais à présent qu'il se dissimulait derrière une activité d'import-export, j'ai entendu un bruit de clé dans la serrure et me suis levé d'un bond, mon flingue à la main. C'était Silvia.

Dès que je l'ai vue, j'ai compris le motif de sa visite. Quand la mort vous regarde dans les yeux, la vie s'accélère. Or le seul remède que je connaissais contre la mort, contre cette sensation de mort imminente, c'était le sexe.

Ce fut notre premier rendez-vous clandestin, mais pas le dernier.

*

La nouvelle dictature sévissait depuis trois mois – nouvelle, vu que plusieurs s'étaient succédé depuis que j'avais l'âge de raison – quand nous avons dû accepter que nous ne gagnerions jamais. Qu'à cause de notre arrogance, personne ne nous soutenait, et que nous étions seuls face à une machine à broyer.

C'est alors que, grâce à la solidarité d'une organisation amie, chacun de nous reçut sa capsule de cyanure. Cela faisait peur, de la fourrer dans sa bouche et de se dire que si on la mordait, tout serait fini, peut-être dans d'atroces souffrances. Mais on n'en parlait pas, on ne posait aucune question là-dessus. L'autre choix était pire. Si on nous attrapait vivants, il fallait s'attendre à une mort lente, prolongée par l'intervention d'un médecin ou d'un infirmier. On serait alors étripé sans anesthésie ; si on était une femme, on subirait des viols à répétition de la part des tortionnaires, ou du manche à balai, jusqu'à ce que l'on appelle la mort de ses vœux.

Certains camarades changeaient de camp. Après avoir connu l'horreur d'un centre de détention clandestin, un beau jour ils disaient stop et commençaient à collaborer avec leurs geôliers. Ils sillonnaient les rues avec eux en voiture pour repérer d'autres camarades. Ils les interrogeaient sous la torture ou essayaient de les convaincre que la guerre était perdue et que se mettre à table était l'unique moyen de sauver leur peau.

Plus tard, bien des années plus tard, quand on a commencé à admettre que tout individu sain d'esprit ne pouvait avoir ignoré la terreur qui faisait rage, on a commencé aussi à connaître le sort des collabos. Très peu d'entre eux sont sortis des centres de détention clandestins pour être relaxés ou

transférés dans une prison officielle. Témoins dangereux, la plupart se sont fait tuer malgré tout.

Quand j'avais reçu ma capsule de cyanure, je disposais déjà d'un jeu complet de faux papiers : passeport, carte d'identité, carte de supporter du Boca Junior, permis de conduire poids lourds, le tout au nom de Carlos Meléndez, alias Pocho. Sachant qu'ils m'étaient destinés, les camarades s'étaient appliqués, tout était parfait, j'avais même un acte de naissance certifié conforme. Je me rappelle avoir passé un après-midi entier à faire les photos dans leur réduit. Dans une tenue, puis dans une autre, avec une moustache, sans moustache... Ils savaient que mettre la même photo sur tous les papiers était la pire des bourdes, puisque dans la vraie vie on les fait à différents moments. N'importe quel policier sait cela.

Je n'avais plus qu'à me résoudre à entrer dans l'ombre, mais j'hésitais. Il y a chez tout militant un fond de connerie chrétienne qui lui donne l'impression d'être un traître s'il prend de la distance, y compris par rapport à la folie, car notre acharnement était désormais de la pure démence.

J'ai sauté le pas suite à une réunion organisée par notre numéro un, Jorge.

– Camarades, il faut détalier le temps que ça se décante.

A-t-il dit pour ouvrir la séance.

Bien que peu nombreux, nous étions tous responsables de quelque chose. Chez les hommes, il y avait Lucas, Fernando, Pedro, Negro, Tordo, Pelado et moi, qui ne m'appelais déjà plus Pablo mais Enrique. Parmi les femmes, Silvia, Paula et la Russe. Nous étions tous en charge de cellules de deux ou trois militants maximum, ou de « dispositifs » tels que celui des faux papiers ou l'atelier.

– On ne peut pas continuer à les affronter comme on le fait. Chaque camarade qui tombe, de notre organisation ou d'une autre, finit par leur livrer des informations, bientôt ils nous auront tous attrapés.

Des protestations s'élevèrent, des arguments furent brandis, mais Jorge n'était pas numéro un pour rien : il réfléchissait et il avait une solide formation politique. Il nous écouta patiemment à tour de rôle, puis finit par dire, avec sa diplomatie habituelle, que si l'un d'entre nous voulait se suicider, qu'il choisisse un autre endroit et un moyen moins douloureux, en mordant sa capsule de cyanure par exemple. Son ironie mordante, adoucie par son éternel sourire, fit taire toutes les objections.

– Nous devons démobiliser nos camarades, dit-il. Que chacun reprenne une vie normale comme il peut. Il faut jouer les tortues, rentrer dans nos carapaces.

– Pendant combien de temps ? demanda la Russe, comme si le temps de la défaite pouvait avoir une fin.

Jorge haussa les épaules :

– Le temps qu'il faudra. Il faut protéger nos gens. On ne peut pas continuer à aller à l'abattoir. On peut encore fabriquer de bons papiers pour ceux qui sont dans la clandestinité, mais soyons réalistes : les faussaires devront démonter leur atelier et faire tout disparaître. Sans papiers crédibles, plus d'un d'entre nous peut se retrouver à poil.

Lucas, le responsable de l'atelier où on réparait nos armes et où on fabriquait nos bombes, quitta sa chaise et se dirigea vers la salle de bains qui faisait office de cuisine en disant :

– Il faut y réfléchir. Je ferais mieux d'aller préparer quelques matés.

Il fallut attendre plusieurs tournées avant que quelqu'un reprenne la parole. La défaite est difficile à digérer.

– Bien, a fini par reprendre Jorge. J'ai besoin de connaître la situation financière et surtout légale de chacun d'entre vous. Il est exclu que quiconque reste sur le carreau. S'il vous faut de l'argent le temps que vous puissiez réintégrer une vie normale, on s'arrangera. S'il vous faut des papiers, ce que je n'espère pas, que je sache aucun de vous n'est recherché, on

peut aussi trouver une solution. Celui qui a des problèmes de papiers, ou dont quelqu'un dans son équipe en a, qu'il le signale...

En prononçant cette dernière phrase, son regard a glissé sur moi, un geste rapide qui m'ordonnait de la boucler.

À ma stupéfaction, personne n'a rien dit. Cela signifiait que tous les clandestins qui avaient atterri à Buenos Aires, après avoir fui un autre endroit, étaient déjà entre les mains de la police ou morts. Ils n'existaient plus nulle part, pas même dans les statistiques.

Après avoir levé la séance, il a proposé que les femmes sortent en premier en discutant de choses et d'autres pour passer inaperçues.

Il a attendu dix minutes et, avant d'autoriser la sortie des hommes, il a dit : Enrique et Fernando, j'ai un détail à régler avec vous, restez encore un peu, s'il vous plaît.

Fernando était le responsable des papiers, on s'est regardés sans comprendre ce que nous voulait Jorge, mais celui-ci a été bref et concis :

– Fernando, Enrique a brûlé ses vrais papiers il y a longtemps, depuis il en a de faux. Il faudrait faire marche arrière. Restez en contact, je voudrais qu'Enrique retrouve sa véritable identité le plus tôt possible. Je vous en communiquerai la raison en temps voulu.

– C'est facile, a dit Fernando. Ça peut s'arranger en un jour. Il faut lui faire une photo où il ait l'air plus jeune et la vieillir en la trempant dans le thé. Des cartes d'identité vierges, on en a autant qu'on veut, ou alors on peut en prendre une récupérée et l'effacer, mais il ne faut pas se la faire expertiser, bien sûr.

– Oui, une récupérée, ça ira, a accepté Jorge.

Je me suis dit alors qu'avec des papiers de ce genre, je ne passerais jamais la frontière, que Jorge avait un autre projet en tête. Les papiers récupérés avaient leurs limites, mais je savais,

parce que j'en possédais déjà au nom d'Enrique Fontella, qu'ils pouvaient tromper quasiment tous les contrôles.

Quand je parle de cartes récupérées, il faut savoir que mes camarades faussaires travaillaient en symbiose avec les pickpockets. Ces derniers officiaient aux endroits de grand passage tels que les gares ferroviaires de Constitución ou de Retiro, mais la plus rentable était celle de Plaza Once, qui déversait chaque jour des milliers de travailleurs en provenance de la banlieue.

Le pickpocket volait ce que dans son jargon il appelait le « cuir », autrement dit le portefeuille, il s'engouffrait aussitôt dans les toilettes d'un des quatre ou cinq bars repérés à proximité. Il empochait l'argent qui, n'ayant ni nom ni propriétaire attitré, ne peut dénoncer personne, et il cachait le cuir derrière le réservoir d'eau ou dans un autre endroit introuvable à moins de le savoir. Ensuite, ni vu ni connu, il ressortait, et la victime pouvait toujours crier au voleur.

Deux par deux, un dedans, un dehors au cas où, nos préposés aux papiers allaient une, deux ou trois fois par semaine, selon les besoins, inspecter ces cachettes pour récupérer les portefeuilles, vidés de l'argent, mais pas des pièces d'identité ni des cartes de supporter, photos de famille et autres documents courants.

Avec ces cartes d'identité, qui avaient la forme d'un petit carnet, ils pouvaient ensuite bricoler deux, trois trucs. Le plus facile : remplacer la photo, refaire la partie du tampon qui manquait et vous annoncer que dorénavant vous vous appelez du nom inscrit dessus. Dans mon cas, Enrique Fontella. Avec des papiers de ce genre, on a réussi à exfiltrer vers le Paraguay, l'Uruguay ou le Brésil des camarades chiliens exilés à Buenos Aires après l'arrivée de Pinochet.

Mais ils pouvaient aussi, grâce à des formules chimiques dont ils avaient le secret, effacer les noms d'origine et les autres renseignements pour en inscrire de nouveaux en

fonction des besoins. L'amusant, c'est qu'une bonne partie de ces tuyaux leur avaient été transmis par un vieux juif qui fabriquait déjà des faux papiers dans le ghetto de Varsovie. Certains trucs étaient saugrenus. Comme de reproduire un tampon au moyen d'un œuf dur écalé. Saugrenu mais efficace. Tant d'années après la Seconde Guerre, cela marchait encore.

C'est ce que Fernando allait faire pour moi. Me restituer les papiers que j'avais détruits peu après avoir quitté la maison où j'avais eu des démêlés avec la police. J'allais récupérer mon identité d'origine, celle d'un type né en 1946 sous le nom de Juan Hirám Gutiérrez. Ce n'était pas le moment de demander pourquoi Jorge exigeait de moi ce retour en arrière.

Fernando et moi nous sommes donné rendez-vous, puis il est parti à son tour.

Jorge m'a alors regardé avec son sourire du mec revenu d'une multitude de trahisons, le sourire qu'il me réservait en tête-à-tête. Jorge, Lucas, le gars de l'atelier et moi étions les derniers de la vieille garde. Les autres avaient tous perdu.

Tout comme Lucas, qui avait la vie plus facile puisque son atelier était cloisonné, d'ailleurs je ne savais même pas où il se trouvait, Jorge menait en parallèle une vie normale pour laquelle il avait conservé sa véritable identité. Mon cas était différent. Je l'avais échappé belle à plusieurs reprises, un pur coup de bol. Au point qu'on pouvait se demander si quelqu'un, là-haut, dans un des ciels possibles, ne veillait pas sur moi. Que je sois toujours en vie était un pied de nez aux statistiques.

– Ce n'est pas la première fois que je me retrouve dans cette situation, m'a-t-il avoué comme à contrecœur.

Jorge et moi avons cohabité pendant un an sous la dictature précédente, quand je venais de débarquer à Buenos Aires après la mort de ma femme. Inévitablement, lorsqu'on sort indemne d'un chaos où les balles fusent comme s'il en pleuvait, on

laisse échapper quelques confidences. Les miennes étaient inutiles puisqu'il savait qui j'étais et dans quelles circonstances j'étais passé dans la clandestinité. Les siennes sortaient dans les moments de fatigue, quand il peinait à faire semblant d'être un autre.

Jorge avait été un des hommes de confiance du Che à Buenos Aires, il s'apprêtait à partir en Bolivie quand le commandant fut tué à Ñancahuazú. Il cumulait des années de militantisme, une expérience de la défaite et un soin méticuleux pour protéger son identité. Mais ce dernier point ne pouvait pas durer. Nous savions que les services le traquaient avec acharnement et que s'il ne coupait pas tous les fils qui conduisaient à lui, ils finiraient par le trouver.

– Mon gars... il faut qu'on règle la question du fric, voilà pourquoi j'ai demandé qu'on t'établisse des papiers à ton vrai nom.

– Quel fric ?

– Un quart de million de dollars, pour parler yanqui, ce n'est peut-être pas une fortune, mais c'est tentant. Je ne peux pas, on ne peut pas se fier à quelqu'un en particulier, parce que les militaires doivent être au courant de ce magot et pressés de le rafler.

– Et donc ? On l'enterre quelque part dans la montagne ?

– Arrête tes conneries, a-t-il ri. À ton avis, ça sert à quoi, les banques suisses ?

– Quoi ? Tu veux que j'aille en Suisse ? Ils parlent quelle langue, les Suisses ?

– Ce n'est pas la peine. Si Mahomet ne va pas à la montagne, la montagne vient à Mahomet. On peut faire ça sur place, à Buenos Aires. On leur file l'argent et ils s'occupent du reste. J'ai établi le contact, ils nous attendent avec les papiers.

– Je ne vois pas ce que je peux faire. Si tu penses que je peux ouvrir un compte en Suisse à mon nom, t'es encore plus